qui en corrige les épreuves avant d'en écrire la préface — c'est d'ailleurs grâce à son insistance que Gallimard a accepté de la publier.

Anecdotiques peut-être mais utiles à coup sûr, tous les renseignements que nous glanons ici sur l'élaboration de cette œuvre littéraire. On apprend notamment que Ṭ.Ḥ. a finalement surtout rédigé loin d'Egypte, en été. Neuf jours lui suffisent pour écrire le premier tome d'*al-Ayyām* dans un petit village de Haute-Savoie. C'est dans le jardin du Grand Hôtel de Colle Isarco, petit village du Tyrol où ils ont l'habitude de passer leurs vacances, qu'il dicte l'essentiel de sa production : de nombreux articles, à peu près l'ensemble d'*al-Fitna al-kubrā,* le troisième tome d'*al-Ayyām* (sa traduction en français par Anouar Louca est actuellement sous presse).

Suzanne Ṭ.Ḥ. a su retenir notre attention dans ce livre. Elle est également parvenue à nous émouvoir. Parmi bien d'autres passages l'on peut rappeler un court paragraphe où elle évoque les obsèques de son mari. Attendant dans une voiture, devant la mosquée, le moment où le cortège s'ébranlera vers le cimetière, elle remarque la présence d'un grand nombre d'enfants du quartier. Pensant que c'est à eux que Ṭ.Ḥ. a consacré sa vie, elle tend la main par la portière à un gamin; celui-ci, d'abord surpris, lui décoche un sourire radieux et lui prend la main; le cortège s'ébranle, les enfants courent à côté de la voiture, elle laisse pendre sa main : « s'ils me l'avaient arrachée à cet instant-là, je n'aurais rien senti » (p. 15).

Charles VIAL
(Université de Provence)

Mitrī Salīm BŪLUS, *Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa.* Djounieh (Liban), al-Maṭbaʿa, Fuʾād Bībān, 1985. 19,8 × 14 cm., 148 p.

Sous ce titre général, sept textes de conférences sont reproduits ici, dans un ordre qui n'a rien de chronologique. Ces études, concernant toutes des écrivains libanais, n'ont pas le même intérêt. On reprochera à celle qui traite de Nuʿaymah de donner un résumé très plat de son autobiographie. La révélation qu'al-Bustānī, professeur de littérature arabe et ex-doyen de Faculté bien connu, a aussi écrit des romans, constitue le seul apport de l'analyse somme toute conventionnelle de son œuvre romanesque. Des deux textes réservés à Ǧubrān on préférera le second, même si le premier est très sérieux, parce qu'il traite de points précis assez peu connus. Les deux évocations de la personnalité de Mayy Ziyādah et de ʿAbbūd sont bienvenues, tandis que le portrait de ʿAwwād apparaît mince. Le plus simple est de présenter ces conférences dans l'ordre où elles sont publiées en les faisant suivre du lieu et de la date où elles ont été prononcées.

1. Les affluents de la littérature ǧubrānienne (Cercle culturel arabe, Année mondiale de Ǧubrān, 19/4/83).

Il est difficile de trouver dans l'histoire de la pensée un courant majeur auquel Ǧubrān ne se soit pas abreuvé. L'hindouisme, Platon, Plotin et l'Ecole d'Alexandrie pour le spiritualisme, un affluent allant des Péripatéticiens à Schelling et aux romantiques en passant par Spinoza

BCAI 5 (1988) M.S. Būlus: Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et Hegel pour l'immanence de Dieu. L'évolutionnisme l'a vu aussi réceptif que les autres intellectuels arabes aux idées diffusées par le Dr Šiblī Šumayyil, son vulgarisateur en Orient. Thomiste pour les rapports de la raison et de la foi, Ǧubrān est rousseauiste par son amour de la nature d'essence divine et par ses réserves à l'égard de la société, par trop humaine. Sceptique comme al-Maʿarrī, il est également mystique, croit à la métempsycose, voit dans le Messie — comme Renan — un homme déifié et non un dieu fait homme et — contrairement à Nietzsche — il ne le tient pas pour un apôtre de faiblesse. Enfin des éléments orphiques sont décelables dans son *The Prophet.*

2. Ǧubrān, l'autre visage (1/12/81, salle de conférences du « Mouvement culturel » d'Antélias).

M.B. nous rappelle que Ǧubrān se disait chaldéen (il aurait eu 6 ou 7 existences antérieures en Chaldée) et se flattait d'avoir beaucoup de points communs avec le Messie. Mais surtout il exprime deux opinions intéressant l'histoire littéraire. Concernant le célèbre *al-Aǧniḥa al-mutakassira,* il assure que ce roman n'est pas autobiographique au sens où on l'entend : l'héroïne Salmā Karamah n'est pas la transposition de Ḫawlah al-Dāhir — d'ailleurs morte *après* Ǧubrān — mais représente son hégérie Mary Haskel — S.K. est l'anagramme de M.H. — sans pourtant qu'il ait voulu l'évoquer personnellement.

Autre mise au point : *Ḥadīqa al-nabī,* édité en anglais après la mort de Ǧūbrān en 1933 par Barbara Young, n'est pas totalement de lui. Sur ces cinquantes pages, seules quelques-unes font réellement partie du projet initial (montrer la relation entre l'homme et la nature). Le reste a été emprunté par l'éditrice aux écrits de Ǧ. en arabe et traduits dans une présentation poétique qui ne doit rien à Ǧ.

3. Mayy Ziyādah et le combat d'une sensibilité (20/12/80, Lyon II).

Toute sa vie cette femme, qui fut l'une des premières à se faire un nom dans les lettres arabes contemporaines, souffrira de sa sensibilité trop vive. Elle est d'abord inconsolable d'avoir perdu son frère en bas âge, puis traumatisée par son internat à l'Ecole des Sœurs de Aïn Toura (Liban), loin des siens qui habitent Nazareth. Ces quatre années puis un an chez les Sœurs Lazaristes de Beyrouth vont développer en elle des tendances contradictoires : mélancolie et goût du jeu, besoin d'affection et refus de la pitié, orgueil et foi. Elle revient à Nazareth puis habite Le Caire où son père est journaliste. Son salon sera fréquenté par toutes les célébrités — surtout littéraires — du monde arabe. Elle s'oppose à sa famille principalement en deux occasions : quand on veut lui faire épouser un cousin qu'elle n'aime pas, quand on l'interne à l'hôpital psychiatrique d'al-ʿAṣfūriyyah (Liban). M.B. tient à remettre les choses au point ici aussi. C'est parce qu'elle était déséquilibrée qu'elle aima passionnément Ǧubrān sans l'avoir jamais rencontré, et l'on ne peut dire que c'est la nouvelle de sa mort qui a provoqué le naufrage de la raison.

4. Mārūn ʿAbbūd (+ 1962), l'écrivain pessimiste (1/7/84, fondation Mārūn ʿAbbūd).

On connaît de M.A. le critique sarcastique, l'homme enjoué. M.B. veut montrer que c'est un pessimiste en s'appuyant sur ce qu'il a écrit de lui-même. Enfance malheureuse pendant

BCAI 5 (1988) M.S. Būlus: Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

laquelle son grand-père et ses deux parents se sont montrés brutaux avec lui. On voudrait faire de lui un prêtre. Il deviendra un rebelle, un homme résolu à s'affirmer quoi qu'il en coûte. Il aura des ennuis comme journaliste et comme enseignant. Des malheurs familiaux, des déceptions politiques lui font perdre toute illusion. Il aime la vie certes « d'un amour total mais sans espoir ».

5. Miḫā'īl Nu'aymah le voyageur (22/4/83, invitation de la Commission culturelle libanaise et de la Commission du musée Sursuq).

M.B. reprend l'itinéraire du doyen de la littérature arabe contemporaine tel qu'on le trouve dans son autobiographie. Baskinta, Beyrouth (déjà une découverte pour ce jeune villageois), Nazareth, Odessa, Seattle, New York, nord de la France à la fin de la guerre 14-18, Rennes, New York, Beyrouth, Baskinta. Voilà 20 ans d'errance. Pour les cinquante qui suivent, la mise à jour n'est pas très copieuse : en 1956 retour en Russie — maintenant soviétique — à l'invitation des écrivains russes; découverte de la Tunisie et de l'Inde.

On sera peut-être intéressé par cette évocation de la fondation du célèbre « Lien de la Plume » en 1920. Pour marquer l'événement les jeunes écrivains font une excursion dans une forêt proche de New York; ils boivent de l'arak et chantent « et l'arak leur fit oublier la rudesse de leur voix » (p. 104).

6. Fu'ād Afrām al-Bustānī dans *La trilogie du prince* (7/5/82, Musée Sursuq).

D'autres, comme nous, ignoraient sans doute que le Pr al-Bustānī a été romancier. M.B. se montre très élogieux : les spécimens humains présentés — notamment des personnages burlesques —, les qualités de la description, de la construction et du récit font de ces trois romans des œuvres remarquables. Il semble que cette littérature soit très classique d'inspiration et d'exécution, très morale dans son dénouement. Sans doute pourrait-on en tirer un florilège du beau style mais on craint que la partie proprement romanesque soit mince.

7. Tawfīq 'Awwād dans *Hiṣād 'umr* (2/4/84, mouvement intellectuel d'Antélias).

En travaillant dans le journalisme le célèbre romancier libanais a eu le loisir de se documenter. Mais il ne garde pas de bons souvenirs de cette période de sa jeunesse où il ne put écrire ce qu'il voulait : il sera contraint de vendre sa revue *al-Ǧadīd* et de s'exiler. Devenu diplomate, il cesse d'écrire et de publier, résistant à l'insistance de Suhayl Idrīs pour qu'il reprenne la plume. Quand, en 1969, il écrit enfin *Ṭawāḥīn Bayrūt* (« les Moulins de B. »), il attend quatre ans avant de publier son roman.

Le livre de souvenirs qui est présenté ici (« La moisson de la vie ») montre que l'ex-écrivain et ex-ambassadeur est aussi un ex - Don Juan qui n'a pas une très haute idée de la femme.

Charles VIAL
(Université de Provence)

BCAI 5 (1988) M.S. Būlus: Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Mitrī Salīm BŪLUS, *al-Ḫawāriq fī riwāyāt Mīḫā'il Nu'aymah wa-aqāṣīṣih*, 1er vol. Djounieh (Liban), al-Maṭba'a, Fu'ad Bībān wa-šurakāh, 1985. 19,8 × 14 cm., 324 p.

Cette étude reprend la thèse — dirigée successivement par les PP. Allard et Nwiya s.j. — qui, soutenue à l'Université St Joseph de Beyrouth en 1977, a valu à M. Būlus le titre de docteur d'Etat. L'auteur part de l'idée que le fantastique correspond à une réalité psychologique exploitée par la littérature et que l'œuvre de Mīḫā'īl Nu'aymah en est profondément marquée. Ce faisant il se flatte de se placer à contre-courant d'une critique majoritaire qui refuse de prendre en considération la spécificité de cette tendance littéraire et, donc, condamne Nu'aymah, coupable de lèse-réalisme.

La première partie dégage d'abord, en s'appuyant sur *L'introduction à la littérature fantastique* de T. Todorov, les différentes sortes de fantastique : « le fantastique pur » où le caractère extraordinaire des faits relatés n'est pas complètement effacé par l'épilogue; « le fantastique étrange » où tout finit par s'expliquer logiquement; « le fantastique merveilleux » où l'irrationnel s'impose; « le fantastique mêlé de poésie et de symbole », enfin, où le fantastique se trouve compromis ou au moins menacé par une interprétation symbolique.

Ensuite, dans une deuxième chapitre, il s'agit de montrer, à partir de deux récits de Nu'aymah, combien cet écrivain est sensible à l'omniprésence du fantastique. Dans *Liqā'* (rencontre), les deux principaux personnages accréditent l'idée que tout est naturel dans l'existence, même ce qui semble rebelle à toute explication. Dans son autobiographie, *Sab'ūn*, l'auteur fait état d'une foule de phénomènes inexplicables dont lui-même et d'autres individus dignes de foi ont été témoins : prémonition, guérison miraculeuse, radiations du corps humain, entendre et voir à des distances considérables, etc... Résumant ces indications, M.B. déclare que, pour Nu'aymah, « l'extraordinaire provient de forces latentes dans l'âme humaine, la nature et l'univers ... ces forces font partie de l'ordre de la nature, de l'ordre de l'univers » (p. 65-66).

La deuxième partie analyse les illustrations les plus remarquables du fantastique dans l'œuvre de Nu'aymah.

— *Muḏakkirat al-Arqaš* (« Les mémoires d'al-A. »), roman commencé en 1917, terminé en 1949. Le héros tue sa femme pendant leur nuit de noces. La raison de son acte n'est ni la jalousie ni la folie, il s'explique dans un billet qu'il laissera près du cadavre : « j'ai tué mon amour parce qu'il est au-dessus de ce que mon corps peut supporter et au-dessous de ce que mon âme désire ». Il a tué le corps, la bête en lui. Cet amour n'a rien de charnel, ni même rien d'humain, il aboutit à la dissolution de l'essence de l'homme dans celle de l'univers (p. 112).

— *Liqā'* (« Rencontre »), court roman, 1946. Les deux amants que tout sépare seront unis mais plus tard, après leur mort, à ce stade supérieur de la métempsycose vers lequel ils s'acheminent, par la léthargie puis par la mort. De l'organisme monocellulaire à l'être humain le dualisme ne constitue qu'un état transitoire; au début et à la fin il y a l'unité.

— *Kitāb Mirdād*, conte fantastique publié en anglais en 1948 et en arabe en 1952. Une légende, les ruines d'un temple, une montagne aride. Le narrateur effectue une périlleuse escalade à

BCAI 5 (1988) M.S. Būlus: Fī adab al-nahḍa al-ḥadīṯa, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net